

because the proposal was inadequate and was not in accordance with the legitimate rights of the two States.

The meeting rose at 6.00 p.m.

SIXTY-THIRD MEETING

*Held at Lake Success, New York, on Monday,
29 September 1947, at 11 a.m.*

Chairman: Mr. J. BECH (Luxembourg).

9. Continuation of the discussion on threats to the political independence and territorial integrity of Greece

Mr. TSALDARIS (Greece) expressed appreciation of the conscientious work done by the Commission of Investigation. The Council's and the Assembly's consideration of that report had made it clear that the Greek question formed part of a broader question of vital importance to the United Nations.

Greece would rest its case upon the facts established by the Commission, the reports of the Subsidiary Group and the conclusions of the majority of the Security Council.

The Greek Government would fulfil its Charter obligations by executing in good faith whatever recommendations the Assembly might make, and would co-operate with any commission established to keep the Members of the United Nations informed. It believed that the United Nations was entitled to receive a similar declaration from Albania and Bulgaria.

The apologists for Albania, Bulgaria and Yugoslavia had avoided the sole question before the Committee — whether or not those countries had given and were giving aid to armed bandits seeking to overthrow the Greek Government — because they could not deny the Commission's conclusion, on the basis of the facts ascertained, that Yugoslavia and, to a lesser extent Albania and Bulgaria, had supported the guerrilla warfare in Greece.¹

Instead of answering that question, they had abused Greece and the Governments of the United Kingdom and the United States for helping to maintain Greek political independence and territorial integrity. The newspaper quotations read by the Yugoslav representative had served to demonstrate the vigour of the democratic process in Greece, the right to select candidates from all parties and to engage in extravagant campaign oratory. Where such freedom prevailed, citizens had the common sense to discriminate. Hence there need be no surprise that the rival politicians were now united in a Cabinet with a common determination that democratic majority rule should not be replaced by a minority dictatorship and that

¹ See document S/360, part III, chapter I, section A, paragraph 1.

prendre part au vote parce que cette proposition est insuffisante et ne répond pas aux droits légitimes des deux États.

La séance est levée à 18 heures.

SOIXANTE-TROISIÈME SÉANCE

*Tenue à Lake Success, New-York, le lundi
29 septembre 1947, à 11 heures.*

Président: M. J. BECH (Luxembourg).

9. Suite de la discussion sur les menaces contre l'indépendance politique et l'intégrité territoriale de la Grèce

M. TSALDARIS (Grèce) déclare combien il est reconnaissant du travail consciencieux accompli par la Commission d'enquête. L'examen du rapport de cette Commission par le Conseil de sécurité et l'Assemblée a montré clairement que la question grecque fait partie d'une question plus vaste, qui est d'une importance vitale pour les Nations Unies.

La Grèce fondera son argumentation sur les faits établis par la Commission, sur les rapports du Groupe subsidiaire et sur les conclusions de la majorité du Conseil de sécurité.

Le Gouvernement grec s'acquittera des obligations de la Charte en appliquant de bonne foi toute recommandation que pourra faire l'Assemblée et il collaborera avec toute commission qui serait constituée pour tenir les États Membres des Nations Unies au courant de la situation. Le Gouvernement grec estime que les Nations Unies sont en droit d'attendre une déclaration semblable de l'Albanie et de la Bulgarie.

Ceux qui ont pris la défense de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie ont éludé la seule question qui se posait à la Commission — savoir si oui ou non ces pays ont aidé et aident encore les bandes armées qui cherchent à renverser le Gouvernement de la Grèce — parce qu'ils ne peuvent nier le bien-fondé des conclusions de la Commission, qui a déclaré que, d'après les faits qu'elle a établis, la Yougoslavie et, dans une moindre mesure, l'Albanie et la Bulgarie ont soutenu la guérilla de Grèce¹.

Au lieu de répondre à cette question, ils ont violemment critiqué la Grèce et les Gouvernements du Royaume-Uni et des États-Unis pour avoir contribué au maintien de l'indépendance politique et de l'intégrité territoriale de la Grèce. Les extraits d'articles de journaux cités par le représentant de la Yougoslavie n'ont fait qu'illustrer la vitalité des usages démocratiques en Grèce, où l'on a le droit de choisir des candidats appartenant à tous les partis et de prononcer des discours électoraux extravagants. Où règne une telle liberté, les citoyens ont le bon sens de faire un choix; il ne faut donc pas s'étonner que les membres de partis politiques rivaux soient aujourd'hui unis au sein d'un cabinet animé de la volonté commune d'empêcher

¹ Voir le document S/360, troisième partie, chapitre I, section A, paragraphe 1.

attacks by the northern neighbours of Greece should end at once. Greece respected the political independence of other countries; her northern neighbours had the duty to cease both armed and verbal attacks on the political system of Greece.

There was no justification for the attacks on the United Kingdom and the United States concerning aid furnished, at the request of Greece, to help preserve Greek freedom. Every action of the United Kingdom or the United States towards such an end would be objectionable to those seeking to destroy Greece. The absence of a liberal party in the Government would bring a charge of fostering reaction; its presence in a coalition Government an accusation of interference. The only compulsion that had brought about the national Government in Greece was the threat from the north to Greek independence and territorial integrity.

British troops had come to Greece in November 1940 to fulfil obligations undertaken in 1939; they had come at the request of the Greek Government. After the liberation, British troops had returned at the request of the Greek Government and in fulfilment of the Caserta agreement signed by representatives of all political elements in Greece. British troops in greatly reduced numbers had remained because of the desire of the Greek nation, expressed by each successive Greek Government, that they should remain as a necessary bulwark against external pressures.

The generously conceived Truman plan for financial and technical aid to offset, in part, the ravages of war and to permit free and democratic forces to reconstruct Greece would succeed only if peace were restored through the cessation of attacks from the north. The only aim of the civil and military experts in coming to Greece was to rebuild Greece as a peaceful member of the international community. Any other interpretation was tendentious.

The charge that Greece was a warmonger, plotting a war between the east and the west, was utterly illogical, since any such war would wipe out Greece first of all.

In spite of the obstruction of Albania, Bulgaria and Yugoslavia, the report of the Subsidiary Group had proved with ample evidence from witnesses from both sides of the frontiers that, while those three States had been protesting innocence to the Security Council, they had been simultaneously dispatching bands to carry out their campaign against Greek independence.

Only those contesting the reports of the Commission and its Subsidiary Group had opposed the maintenance of observers who would have been in a position today to confirm that, with increasing boldness, Albania, Bulgaria and Yugoslavia were sending arms and ammunition into Greece to the leaders of organized bands in order

que la loi démocratique de la majorité ne soit remplacée par la dictature d'une minorité, et de mettre un terme immédiat aux attaques menées par les voisins septentrionaux de la Grèce. La Grèce respecte l'indépendance politique des autres pays; ses voisins septentrionaux ont le devoir de cesser aussi bien les attaques par les armes que les attaques par la parole qu'ils lancent contre le régime politique de la Grèce.

Rien ne justifie les attaques dirigées contre le Royaume-Uni et les États-Unis au sujet de l'aide qu'ils ont fournie, à la demande de la Grèce, pour sauvegarder la liberté de ce pays. Tout ce qu'ils feront à cette fin sera jugé inacceptable par ceux qui veulent détruire la Grèce. Si le parti libéral ne participait pas au gouvernement, on l'accuserait de favoriser la réaction; s'il était représenté dans un gouvernement de coalition, on l'accuserait d'ingérence. La seule contrainte qui ait amené la formation du Gouvernement national en Grèce, c'est la menace venant du nord contre l'indépendance et l'intégrité territoriale du pays.

Les troupes britanniques sont venues en Grèce en novembre 1940 pour exécuter des engagements pris en 1939; elles sont venues à la demande du Gouvernement grec. Après la libération, les troupes britanniques sont revenues à la demande du Gouvernement grec et en exécution de l'Accord de Caserta, qui fut signé par les représentants de tous les partis politiques de la Grèce. Des troupes britanniques, en nombre très réduit, restent dans notre pays parce que la nation grecque, comme l'ont déclaré tous les Gouvernements qui se sont succédé en Grèce, désire qu'elles y demeurent comme un rempart nécessaire contre les pressions extérieures.

Le plan Truman, d'inspiration si généreuse, qui prévoit une aide financière et technique pour réparer en partie les ravages de la guerre et permettre aux forces libres et démocratiques de reconstruire la Grèce, ne réussira que si l'on rétablit la paix en mettant fin aux attaques qui viennent du nord. L'unique objet des experts civils et militaires qui sont venus en Grèce est de reconstruire ce pays en tant que membre pacifique de la communauté internationale. Toute autre interprétation est tendancieuse.

Il est absolument illogique d'accuser la Grèce d'être un pays fauteur de guerre et de vouloir fomenter une guerre entre l'Est et l'Ouest, car le premier résultat d'une telle guerre serait d'anéantir la Grèce.

Malgré l'obstruction de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie, le rapport du Groupe subsidiaire a prouvé, par de nombreuses dépositions de témoins provenant des deux côtés de la frontière, qu'au moment même où ils protestaient de leur innocence auprès du Conseil de sécurité ces trois États envoyaient en même temps des bandes armées pour mener leur campagne contre l'indépendance de la Grèce.

Seuls ceux qui contestent les rapports de la Commission et de son Groupe subsidiaire se sont opposés au maintien sur place des observateurs qui auraient été en mesure, aujourd'hui, de confirmer que, avec une audace croissante, l'Albanie, la Bulgarie et la Yougoslavie envoient en Grèce des armes et des munitions aux chefs

to enable them to kill partisans intending to accept the generous amnesty now in effect.

Those activities on the part of her neighbours were aimed at the destruction of the political independence of Greece. Acts of aggression were thus being committed in violation of international law and the obligations of the Charter.

The Greek Government believed that the separate government proclaimed by radio broadcasts in northern Greece had not been recognized because of the manifest determination of the majority of the Council to see that the principles of the United Nations were respected. A similar determination by the majority of the Assembly and this Committee should indefinitely postpone any such recognition.

Each day's delay aided those countries threatening Greek independence, and brought further death and terror to the Greek countryside, from whose farms 250,000 refugees had already fled to the cities.

Greece was still confident that the principles of the Charter would be applied to solve the Greek problem, and looked forward to a future period of co-operation in south-eastern Europe in the interest of the Charter and world peace.

Mr. DELBOS (France) declared that the Greek problem was the gravest question before the United Nations. Since its liberation, Greece had been laid waste by incessant disturbances: on the one hand those partaking of the nature of a civil war, and, on the other, constant incidents on its northern frontiers. By virtue of the ideological conflict, and of the long tradition of rivalry and local quarrels in the Balkans, the Greek crisis had become an international crisis, crystallizing the conflicting currents in the world.

The problem demanded a solution by the United Nations to end a localized war which might spread dangerously. Any solution would have to be objective. Neither the four States concerned nor the Security Council had succeeded, and intervention by the Assembly had become necessary.

The French representative on the Commission had not associated himself with the conclusions of the majority because he believed, first, that the Commission's duty was to verify the facts and let the Council draw the necessary conclusions without, however, depriving the Commission of the possibility of submitting precise recommendations for action to be taken; and, secondly, that the Commission was not in a position to assess responsibilities and make a political decision.

The French Government considered that commissions of investigation should be composed, not of Government representatives, but of impartial men, chosen for their integrity and ability, with the sole task of stating the facts

de bandes organisées, pour leur permettre de tuer les partisans qui désirent accepter l'amnistie généreuse actuellement en vigueur.

Une telle activité de la part des voisins de la Grèce a pour but de détruire son indépendance politique. Des actes d'agression sont commis ainsi au mépris du droit international et des obligations de la Charte.

Le Gouvernement grec estime que si le gouvernement séparatiste proclamé au cours d'émissions radiophoniques en Grèce du Nord n'a pas été reconnu, c'est parce que la majorité du Conseil a manifesté sa volonté de veiller au respect des principes des Nations Unies. Si la majorité de l'Assemblée et de cette Commission se montre animée de la même volonté, la reconnaissance de ce gouvernement séparatiste sera remise indéfiniment.

Chaque jour de retard aide les pays qui menacent l'indépendance de la Grèce, cause de nouvelles morts et aggrave la terreur qui règne dans la campagne grecque, d'où sont déjà parties plus de deux cent cinquante mille personnes, qui ont abandonné les fermes pour se réfugier dans les villes.

La Grèce reste confiante qu'on appliquera les principes de la Charte à la solution de la question grecque, et elle espère en un avenir de collaboration en Europe sud-orientale, dans l'intérêt de la Charte et de la paix du monde.

M. DELBOS (France) déclare que la question grecque est la plus grave dont soit saisie l'Organisation des Nations Unies. Depuis sa libération, la Grèce a été sans cesse en proie à des troubles qui, d'une part, présentent le caractère d'une guerre civile, et, d'autre part, se manifestent sous la forme d'incidents continuels sur ses frontières septentrionales. Le conflit des idéologies et les vieilles rivalités et querelles locales traditionnelles dans les Balkans ont fait que la crise grecque est devenue une crise internationale, où se cristallisent les courants opposés existant dans le monde.

Cette question exige que les Nations Unies trouvent une solution qui mette fin à une guerre localisée susceptible de prendre une extension dangereuse. Cette solution doit être objective. Ni les quatre États intéressés ni le Conseil de sécurité ne sont parvenus à une solution, et l'intervention de l'Assemblée est devenue nécessaire.

Si le représentant de la France à la Commission d'enquête ne s'est pas associé aux conclusions de la majorité, c'est, d'abord, parce qu'il estimait que la tâche de la Commission était de vérifier les faits et de laisser le Conseil tirer les conclusions nécessaires — sans toutefois priver la Commission de la faculté de présenter des recommandations précises sur les mesures à prendre — et, en second lieu, parce qu'il pensait que la Commission n'était pas en mesure de déterminer les responsabilités et de prendre une décision d'ordre politique.

Le Gouvernement français estime que les commissions d'enquête devraient se composer, non pas de représentants des Gouvernements, mais d'hommes impartiaux, choisis pour leur intégrité et leur compétence, et chargés

and reaching a conscientious verdict. The French Government drew the following conclusions from the facts established :

It was in Greece itself that the origins of the problem were to be found. The troubles were chiefly concentrated on the northern frontiers of Greece where guerrillas participating in the civil war passed constantly from one side of the frontier to the other, which greatly facilitated their action. Although there was only a presumption, not proof, that the Albanian, Bulgarian and Yugoslav Governments had been aiding the guerrillas, it was clear that those Governments had not fulfilled their obligation to police their own frontiers and prevent the frequent invasions which were quite incompatible with good-neighbourly relations. Their justification was their opinion that the Greek Government was not democratic. The French Government itself did not believe the Greek political conditions to be ideal. However, that opinion gave no right of intervention.

Nothing should delay a pacific settlement in Greece, and France had taken that position before the Council. The United States' resolution, in substance, followed the recommendations of the Commission's report, which had been approved by the great majority of the Council. A decisive step toward peace would be taken if the four countries involved would agree to accept the Assembly's advice, and an authoritative and impartial commission were established on the spot to observe the implementation of the Assembly's recommendations and to lend its assistance to the four States.

The French delegation believed that in discussion of questions of such gravity, the United Nations should make its decisions incontestable and acceptable to all persons of good faith and good will. It was therefore unnecessary to repeat the conclusions of the majority of the Commission, and he proposed the substitution of the following text for the third and fourth paragraphs of the United States resolution (document A/C.1/191) :

"Whereas the Commission of Investigation sent by the Security Council has found by a majority that Albania, Bulgaria and Yugoslavia have given aid and assistance to the partisans fighting against the Greek Government ;

"Calls upon Albania, Bulgaria and Yugoslavia to do nothing which may furnish aid and assistance to the said partisans."

Mr. Delbos appealed to his colleagues to accept that as an attempt at an exact and objective solution of the problem ; he believed it was worded in a way that could not be considered contrary to the interests or the dignity of anyone.

Mr. KISELEV (Byelorussian Soviet Socialist Republic) stated that two years' discussion of the Greek question had produced no satisfactory solution.

uniquement d'exposer les faits et d'arriver à un verdict impartial. Des faits qui ont été établis, le Gouvernement français tire les conclusions suivantes :

C'est en Grèce même qu'il faut chercher l'origine du problème. Les troubles ont lieu surtout sur les frontières septentrionales de la Grèce, où les francs-tireurs qui prennent part à la guerre civile passent constamment d'un côté de la frontière à l'autre, ce qui facilite beaucoup leur action. Bien qu'il existe seulement une présomption, et non une preuve, que les Gouvernements de l'Albanie, de la Bulgarie et de la Yougoslavie ont aidé ces francs-tireurs, il est clair qu'ils ne s'acquittent pas de l'obligation qui leur incombe d'assurer l'ordre sur leurs propres frontières et de s'opposer à des incursions fréquentes qui sont absolument incompatibles avec des relations de bon voisinage. Pour justifier leur attitude, ils déclarent qu'ils estiment que le Gouvernement grec n'est pas démocratique. Le Gouvernement français ne considère pas lui-même comme idéale la situation politique de la Grèce. Cependant, le fait d'avoir cette opinion ne donne pas le droit d'intervenir.

Rien ne doit retarder un règlement pacifique en Grèce ; telle est la position que la France a adoptée devant le Conseil. La résolution des États-Unis est conforme, quant au fond, aux recommandations du rapport de la Commission, qui a été approuvée par la grande majorité du Conseil. On ferait un pas décisif vers la paix si les quatre pays en cause s'engageaient à accepter les avis de l'Assemblée et si l'on établissait sur place une commission impartiale, jouissant de l'autorité nécessaire, qui veillerait à la mise en œuvre des recommandations de l'Assemblée et prêterait son assistance aux quatre États en question.

La délégation de la France estime que les Nations Unies, lorsqu'il s'agit de questions d'une telle gravité, doivent prendre des décisions qui soient incontestables et puissent être acceptées par toutes les personnes de bonne foi et de bonne volonté. Il n'est donc pas nécessaire de répéter les conclusions de la majorité de la Commission ; le représentant de la France propose de remplacer le troisième et le quatrième alinéa de la résolution des États-Unis (document A/C.1/191) par le texte suivant :

"Attendu que la Commission d'enquête envoyée par le Conseil de sécurité a conclu à la majorité que l'Albanie, la Bulgarie et la Yougoslavie ont donné aide et assistance aux francs-tireurs qui combattent contre le Gouvernement de la Grèce,

"Invite l'Albanie, la Bulgarie et la Yougoslavie à ne rien faire qui puisse donner aide et assistance auxdits francs-tireurs."

M. Delbos demande instamment à ses collègues d'adopter ce texte comme une tentative de solution exacte et objective ; il ne pense pas que la rédaction en puisse être considérée comme portant atteinte aux intérêts ou à la dignité de quiconque.

M. KISELEV (République socialiste soviétique de Biélorussie) déclare que deux années de débats sur la question grecque n'ont pas apporté de solution satisfaisante.

The Greeks had valiantly fought the Fascist hordes until the final liberation under EAM leadership. Their hope of freedom had collapsed with the monarchical enslavement under the tutelage of the United Kingdom and the United States. The events of December 1944 had proved that it was inconvenient for reactionary groups in certain countries to let Greece develop democratically and independently, and that it was convenient to transform Greece into a slave state and a military base.

The Varkiza Agreement, concluded between the Greek Government and the democratic organizations, had been violated, and the democratic elements, especially members of the resistance, had been struck down by former collaborators, who had suddenly become Greek nationalists and had shot, imprisoned and exiled the former resistance fighters. Not one such traitor had been punished. Groups headed by Zervas and Gonatas were, on the contrary, *personae gratae* to the Greek Government. For instance, notorious quislings and murderers like Papilangas, Tsandoulas, Kostas, Papandopoulos and Pretensis had never been punished, and all but Tsandoulas were at present deputies in the Greek Parliament.

Even before the partisans took to the mountains, the number of murders and arrests effected by such executioners could be listed interminably. After the Varkiza Agreement and after the ELAS had laid down their arms, clean-up operations against the democratic organization in co-operation with the British military cost several tens of thousands of partisan lives.

The elections in March and the plebiscite in September 1946 had been carried out under conditions of bloody terror. The Greek Government's operations against the partisans, using almost the whole army, *gendarmérie* and police force with their British planes, tanks and guns, had been unsuccessful.

In the previous spring, the United States had chosen to settle the Greek question outside the United Nations by the application of the Truman doctrine. The United States representative had admitted before the Council on 28 March 1947 that aid given in the spring was strictly of a military nature. Such aid tended to fan the civil war in Greece.

The Government of the United States, which had assumed control of Greek internal and external affairs, was responsible for the deterioration of the situation. No facts had been offered to prove the charges against the northern Governments.

1. The Commission had not proved that the Greek border incidents for which Greece attempted to blame its northern neighbours had actually occurred.

2. In its conclusions, the Commission had found no threats to the peace on the northern frontier of Greece.

3. The Greek charges of 14 June 1947 regarding the incursion of an international brigade had been

Sous la conduite de l'EAM, la Grèce a vaillamment combattu les hordes fascistes jusqu'à la libération finale. Son espoir de liberté s'est évanoui lorsqu'elle a été réduite en esclavage par la monarchie, sous la tutelle du Royaume-Uni et, maintenant, des États-Unis. Les événements de décembre 1944 ont montré que laisser la Grèce se développer dans le sens de la démocratie et de l'indépendance générerait les groupements réactionnaires de certains pays et qu'ils préféreraient la transformer en un État asservi et en une base militaire.

L'Accord de Varkiza, conclu entre le Gouvernement grec et les organisations démocratiques, a été violé, et les éléments démocratiques, en particulier les membres de la Résistance, ont été abattus par d'anciens collaborateurs qui, devenus subitement des nationalistes grecs, se mirent en devoir de fusiller, d'emprisonner et d'exiler les anciens combattants de la Résistance. Pas un seul de ces traîtres n'a été puni. L'on voit, au contraire, que des bandes ayant à leur tête Zervas et Gonatas sont *personae gratae* auprès du Gouvernement grec. Ainsi, des quislings notoires et des assassins comme Papilangas, Tsandoulas, Kostas, Papandopoulos et Pretensis n'ont jamais été châtiés, et tous, à l'exception de Tsandoulas, sont actuellement députés au Parlement grec.

Dès avant le repli des partisans dans la montagne, la liste des assassinats et des incarcérations imputables à ces bourreaux s'allongeait interminablement. Après l'Accord de Varkiza, et après que l'ELAS eut déposé les armes, des opérations de nettoyage, dirigées contre les organisations démocratiques en coopération avec les troupes britanniques, ont coûté la vie à plusieurs dizaines de milliers de partisans.

Les élections de mars et le plébiscite de septembre 1946 se sont tenus sous un régime de terreur sanglante. Les opérations du Gouvernement grec contre les partisans, où furent engagées dans leur quasi-totalité l'armée, la gendarmerie et les forces de police, avec leurs avions, chars d'assaut et pièces d'artillerie britanniques, n'ont pas été couronnées de succès.

Au printemps précédent les États-Unis se sont décidés à régler la question grecque en dehors des Nations Unies, par application de la doctrine Truman. Le 28 mars 1947, le représentant des États-Unis a reconnu devant le Conseil que toute l'aide fournie au printemps était de nature strictement militaire. Une telle aide tend à attiser la guerre civile en Grèce.

C'est le Gouvernement des États-Unis, qui a assumé le contrôle des affaires intérieures et extérieures de la Grèce, qui est responsable de l'aggravation de la situation. Aucun fait n'a été cité pour étayer les accusations portées contre les Gouvernements des voisins septentrionaux de la Grèce.

1. La Commission n'a pas prouvé que les incidents de frontière dont la Grèce tente de rejeter la responsabilité sur ses voisins septentrionaux aient réellement eu lieu.

2. Dans ses conclusions, la Commission n'a constaté l'existence d'aucune menace contre la paix à la frontière septentrionale de la Grèce.

3. Les accusations grecques du 14 juin 1947 concernant l'incursion d'une brigade internationale

refuted by a Subsidiary Group report on 27 July and by Mr. Tsaldaris himself in a press interview on 23 August.

4. The charge that Albania, Bulgaria and Yugoslavia had supplied arms to guerrillas did not correspond with the fact that the Greek democratic army had supplied itself by seizing the arms of defeated Government forces.

If the Greek partisans had been given as much aid as Greece had been given by the United Kingdom and the United States, popular government would long since have been established in Greece.

Mr. Johnson had not referred in his speech to the precarious internal situation in Greece which had been so objectively and authoritatively described by Mr. Paul Porter in an article in *Collier's* of 20 September. That article had stated that between 1946 and 1947 Greece had received about \$700,000.

For further proof that the monarchical Greek Government pursued a policy similar to the pre-war policy of Fascist states, Mr. Kiselev quoted the conclusions of a Labour member of the House of Commons that the regime was 90 per cent Fascist today and would be 100 per cent Fascist tomorrow.

Greece had charged Albania with :

- / (1) Training groups of guerrillas for operation in Greece, the small village of Rubig serving as a preparatory school for the advanced school at Bulkes in Yugoslavia ;
- (2) Supplying arms and ammunition to guerrillas ;
- (3) Sending groups of partisans across the frontier ;
- (4) Giving refuge to wounded guerrillas ; and
- (5) Provoking frontier incidents.

All charges were founded on baseless assertions of the Greek Government and the lying testimony of witnesses. For instance, Greece alleged, in connexion with the first charge, that members of the ELAS had been advised by their comrades to flee to Albania to avoid persecution by Greek nationalist troops. It was true that, after the Varkiza Agreement, 23,000 Greeks had fled, but that circumstance was unrelated to the charge that Albania had lent aid to the guerrillas ; it merely confirmed the fact that there was a reign of terror in Greece.

The testimony of Kentros concerning the second charge was inconsistent and untrue. The inconsistency of the evidence concerning the military training manual alleged to have been written at Rubig could be judged from the fact that three different dates of publication had been sworn to. Careful reading of the report showed that no Greek refugees had ever borne arms or received military training at Rubig. With regard to the second charge, the evidence of Tsoklaropoulos was contradictory. The witness Tersoglou and General Grigoriades had testified that partisans got arms, not from

ont été réfutées par un rapport du Groupe subsidiaire en date du 27 juillet, et par M. Tsaldaris lui-même dans une interview donnée à la presse le 23 août.

4. L'accusation selon laquelle l'Albanie, la Bulgarie et la Yougoslavie ont fourni des armes aux francs-tireurs ne cadre pas avec le fait que l'armée démocratique grecque s'est approvisionnée elle-même en s'emparant des armes des troupes gouvernementales vaincues.

Si les partisans grecs avaient reçu une aide aussi importante que celle que le Royaume-Uni et les États-Unis ont accordée à la Grèce, un gouvernement populaire serait installé en Grèce depuis longtemps déjà.

M. Johnson, dans sa déclaration, a passé sous silence la situation précaire qui règne à l'intérieur de la Grèce, et que M. Paul Porter a décrite avec tant d'objectivité et d'autorité dans un article paru dans la revue *Collier's* du 20 septembre. D'après cet article, la Grèce a reçu environ 700.000 dollars de 1946 à 1947.

Comme preuve supplémentaire que le Gouvernement monarchique grec poursuit une politique semblable à la politique d'avant-guerre des États fascistes, M. Kiselev cite l'opinion d'un député travailliste à la Chambre des Communes qui a déclaré qu'à l'heure actuelle le régime est quatre-vingt-dix pour cent fasciste et le sera demain cent pour cent.

La Grèce a accusé l'Albanie :

- 1) D'instruire des groupes de francs-tireurs destinés à se battre en Grèce, le petit village de Rubig servant d'école préparatoire pour l'école plus avancée de Bulkes en Yougoslavie ;
- 2) De fournir des armes et des munitions aux francs-tireurs ;
- 3) D'envoyer des groupes de partisans au delà de la frontière ;
- 4) De donner refuge aux francs-tireurs blessés ;
- et
- 5) De provoquer des incidents de frontière.

Toutes ces accusations sont fondées sur des assertions gratuites du Gouvernement grec et sur des témoignages mensongers. Ainsi, la Grèce a allégué, à propos du premier chef d'accusation, que les membres de l'ELAS avaient reçu de leurs camarades le conseil de fuir en Albanie afin d'éviter d'être persécutés par les troupes nationalistes grecques. Il est vrai qu'après l'Accord de Varkiza 23.000 Grecs ont fui, mais ce fait n'a aucun rapport avec l'accusation selon laquelle l'Albanie a prêté assistance aux francs-tireurs ; cela confirme simplement que la terreur règne en Grèce.

Le témoignage de Kentros sur le deuxième chef d'accusation est mensonger et inconséquent. Les témoignages relatifs au manuel d'instruction militaire qui aurait été rédigé à Rubig présentent des contradictions dont on peut juger au fait que trois dates de publication différentes ont été certifiées sous la foi du serment. Une lecture attentive du rapport montre qu'aucun réfugié grec n'a jamais porté les armes ni reçu d'instruction militaire à Rubig. Quant au deuxième chef d'accusation, le témoignage de Tsoklaropoulos est contradictoire. Le témoin Tersoglou et le général Grigoriades ont témoigné

neighbouring countries, but by disarming Greek troops.

There was an obvious inconsistency between the fourth charge that wounded guerrillas were given refuge in Albania and the admission of the Greek Minister of Public Order that fighting had taken place in thirty-one Greek prefectures all over Greece between 1 June and 31 December 1946.

The fifth charge, based upon Greek White Book statements reporting 109 border incidents between 1 January and 21 November 1946, was unfounded. Albanian documents submitted to the Security Council cited 111 border violations by Greece. Those raids were part of a systematic provocation by Greece, which was determined to annex northern Epirus. That unlawful territorial claim was repeatedly pressed in the Greek newspapers. Mr. Tsaldaris had told the Paris Peace Conference that the state of war between Greece and Albania would end only when northern Albania was annexed.

The root of the Greek evil lay in the reactionary policy of its Government. The presence of British troops in Greece and the United States assistance were contrary to the Assembly resolution of 11 December 1946, which provided that assistance should not be used as a political weapon but distributed on the basis of need "without discrimination because of race, creed, nationality status or political belief".¹ The effect of the resolution advocated by Mr. Johnson would be to enslave Greece economically and establish military bases on the pretext of protecting Greek independence. Already the United States had received lead and bauxite mine concessions, and negotiations were under way for American construction of hydro-electric installations. All political and economic activities in Greece were under the tutelage of the United States and British advisers to Government Ministries.

The solution of the existing problems between the four neighbouring States should be undertaken through bilateral negotiations in accordance with the Charter. The internal situation in Greece should be resolved by the evacuation of all foreign troops, a purge of quislings from the Government machinery, free elections and submission of the Government to the freely expressed will of the Greek people. The Byelorussian Soviet Socialist Republic saw no basis whatsoever for charging Albania with creating the situation in Greece, and therefore opposed the United States resolution. Mr. Kiselev supported the USSR resolution.

Mr. Mc NEIL (United Kingdom) warned the Committee of the danger of losing sight of the main issues in a discussion of irrelevant details. The essential questions to be decided were not complex.

¹ See Resolutions adopted by the General Assembly during the second part of its first session, page 91, resolution 57 (I), section I, paragraph 2 (b) (i).

que les partisans se sont procuré des armes, non pas des pays voisins, mais en désarmant des troupes grecques.

Il existe une contradiction évidente entre le quatrième chef d'accusation — selon lequel des francs-tireurs blessés auraient trouvé asile en Albanie — et les déclarations par lesquelles le Ministre grec de l'ordre public a admis que des combats ont eu lieu dans 31 préfectures grecques réparties dans tout le pays, entre le 1^{er} juin et le 31 décembre 1946.

Le cinquième chef d'accusation, qui repose sur les allégations du Livre Blanc grec signalant 109 incidents de frontière entre le 1^{er} janvier et le 21 novembre 1946, n'est nullement fondé. Des documents albanais communiqués au Conseil de sécurité citent 111 cas de violation de frontière de la part de la Grèce. Ces incursions font partie d'une campagne de provocations systématiques organisée par la Grèce, qui est décidée à annexer le nord de l'Épire. Cette revendication territoriale injustifiée a été présentée à maintes reprises par les journaux grecs. M. Tsaldaris a même déclaré à la Conférence de la Paix à Paris que l'état de guerre entre la Grèce et l'Albanie ne prendrait fin que lorsque le nord de l'Albanie serait annexé.

C'est la politique réactionnaire du Gouvernement grec qui est à la base du malaise existant dans ce pays. La présence des troupes britanniques en Grèce et l'aide des États-Unis sont contraires à la résolution de l'Assemblée du 11 décembre 1946, qui précise que l'assistance ne doit pas servir d'arme politique mais doit, au contraire, être répartie selon les besoins réels, « sans distinction de race, de religion, de nationalité ou d'opinion politique ». La résolution préconisée par M. Johnson aurait pour résultat d'asservir la Grèce économiquement et d'y établir des bases militaires sous prétexte de protéger son indépendance. Déjà les États-Unis ont obtenu des concessions de mines de plomb et de bauxite, et des négociations sont en cours pour la construction par les Américains d'installations hydro-électriques. Toute l'activité politique et économique de la Grèce est placée sous la tutelle des conseillers que les États-Unis et le Royaume-Uni ont détachés auprès des Ministères.

La solution des problèmes qui divisent les quatre États voisins devrait se faire par négociations bilatérales, conformément à la Charte. Le problème que présente la situation intérieure de la Grèce devrait être résolu par l'évacuation de toutes les troupes étrangères, par la liquidation des quislings qui occupent des postes administratifs, par des élections libres, et par la soumission du Gouvernement à la volonté librement exprimée du peuple grec. La République socialiste soviétique de Biélorussie ne voit absolument aucune raison d'accuser l'Albanie d'avoir créé la situation qui existe en Grèce, et elle s'oppose, par conséquent, à la résolution des États-Unis. M. Kiselev appuie la résolution de l'URSS.

M. McNEIL (Royaume-Uni) avertit la Commission du danger qu'il y a à perdre de vue les questions principales en s'occupant de détails hors de propos. Les questions essentielles qui appellent une décision sont simples.

¹ Voir les Résolutions adoptées par l'Assemblée générale pendant la seconde partie de sa première session, page 91, résolution 57 (I), section I, paragraphe 2 b) ii).

The first issue was whether the Security Council was capable of finding a solution to the problem. He considered that it had proved itself impotent in the matter.

The second problem was whether the existing Greek Government was legal. It did not matter whether one approved of it; indeed, he himself had frequently disagreed with its actions. However, he thought that its legality was without question.

The third problem was whether the Government was really representative of the Greek people. There could be no question but that it was; and he recalled the circumstances of its election, which had been supervised by the representatives of foreign Powers. Before making any accusations regarding the conduct of these elections, he thought that representatives should study the supervisory commission's report. Regarding the accusation of armed intimidation by the supervising British representatives, he pointed out that the only casualty which had occurred had been the result of an automobile accident.

Mr. McNeil thought that it was quite unjustified to accuse the Greek Government of warlike intentions, when it was perfectly apparent that the Government was far too concerned with its own internal problems to have any such ambitions.

Lastly, it had to be determined whether Greece was threatened from outside its own borders, without discussing who was responsible for that situation. Several delegations, notably those of Yugoslavia and the USSR, had urged that the evidence given before the Commission was untrustworthy since many of the witnesses interrogated had been collaborators or had been subject to coercion. While admitting that that was so and that many of the witnesses had been semi-literate, Mr. McNeil pointed out that the Commission had consisted of experienced men of the highest integrity and had therefore been competent to determine the value of the evidence presented. The Commission had reached several conclusions which left no doubt that Greece was threatened from outside her borders.

Mr. Kiselev had argued that the problem should have been decided by bilateral negotiations. In spite of attempts at such negotiation, however, the situation had continued to deteriorate, and there could be little doubt that it was the duty of the United Nations to take lawful international measures to settle the dispute.

As an example of the influence of foreign interests in Greece, Mr. Kiselev had cited several commercial concessions which had been granted to foreign Powers. The representative of the United Kingdom said that he had no knowledge of those concessions, but did not doubt that, if they were a part of the essential development programme which the Greek Government was not in a position to undertake, the procedure was fully justified. If any unfair practice was

Il s'agit, en premier lieu, de savoir si le Conseil de sécurité est capable de trouver une solution au problème. M. McNeil estime qu'il s'est révélé impuissant en cette occurrence.

Il s'agit, ensuite, de savoir si le Gouvernement grec actuel est légal. Il n'importe pas qu'on lui soit favorable ou non, déclare l'orateur, qui fait remarquer que lui-même a maintes fois désapprouvé les mesures prises par ce Gouvernement. Cependant, il estime que sa légalité ne fait pas de doute.

Il s'agit, en troisième lieu, de savoir si le Gouvernement grec représente réellement le peuple grec. C'est là un fait indiscutable. L'orateur rappelle les circonstances dans lesquelles le Gouvernement grec a été élu sous la surveillance de représentants des Puissances étrangères. Avant de formuler des accusations au sujet de la manière dont ces élections se sont passées, M. McNeil estime que les représentants devraient étudier le rapport de la Commission de surveillance. En ce qui concerne l'accusation selon laquelle les représentants britanniques chargés de la surveillance auraient pratiqué l'intimidation à main armée, M. McNeil fait observer que la seule perte de vie humaine que l'on ait enregistrée a été le résultat d'un accident d'automobile.

M. McNeil estime qu'on n'a aucune raison d'accuser le Gouvernement grec d'avoir des intentions belliqueuses alors qu'il est manifestement bien trop occupé à résoudre ses propres problèmes intérieurs pour nourrir de telles ambitions.

En dernier lieu, il s'agit de déterminer si la Grèce est menacée du dehors, sans chercher à savoir qui est responsable de cette situation. Plusieurs délégations, notamment celles de la Yougoslavie et de l'URSS, ont déclaré avec insistance qu'il n'était pas possible d'ajouter foi aux témoignages entendus par la Commission d'enquête, parce qu'un grand nombre des témoins interrogés avaient été des collaborateurs ou n'ont déposé que par contrainte. Tout en reconnaissant le fait et en admettant qu'un grand nombre des témoins savaient à peine lire, M. McNeil souligne que la Commission était composée d'hommes d'une grande expérience et de la plus haute intégrité, et possédait donc la compétence voulue pour déterminer la valeur des témoignages entendus. La Commission s'est arrêtée à plusieurs conclusions qui ne permettent pas de douter que la Grèce soit menacée du dehors.

M. Kiselev a prétendu que la question aurait dû être réglée par des négociations bilatérales. Cependant, en dépit des tentatives de négociations, la situation a continué d'empirer, et il incombe manifestement à l'Organisation des Nations Unies de prendre des mesures légales de caractère international pour régler le différend.

Comme exemple de l'influence exercée en Grèce par des intérêts étrangers, M. Kiselev a cité plusieurs concessions commerciales accordées à des Puissances étrangères. Le représentant du Royaume-Uni ignore l'existence de ces concessions, mais il ne doute pas que, si elles font partie du programme essentiel de mise en valeur que le Gouvernement grec n'est pas en mesure d'exécuter lui-même, cette façon de faire se justifie pleinement. Si, toutefois, quelque procédé déloyal

involved he felt sure that the matter could be brought to the attention of the Greek Government.

Mr. McNeil emphasized that British troops had entered Greece on the invitation of a legally established Greek Government, and that their presence had had the approval of all succeeding Governments. That fact had been admitted by Mr. Sophianopoulos.

He also replied to the Yugoslav representative's statement that British troops had not come into contact with German forces in Greece during the second campaign, and he quoted figures of the losses of both men and aircraft as evidence to the contrary.

The United Kingdom delegation was not committed to any particular procedure for the solution of the Greek problem and wanted only to find an early solution to the conflict which constituted a threat to international peace and security. He believed that the United States resolution offered the best means to a solution.

Immediate action was needed to put an end to the sufferings of the quarter of a million Greek refugees who had fled from the countryside.

Mr. JOHNSON (United States of America) objected to the efforts that had been made to divert attention from the real issues.

Suggestions had been made that the United States aid to Greece was directed by selfish interests. He thought that his Government's motives were perfectly clear, and pointed out that complete information on the sums spent for recovery and rehabilitation in Greece would be given to the General Assembly and the Committee. It was possible that some Governments might not agree to the manner in which those sums had been spent, since that did not accord with their economic concepts, but he could not see why the Greek people should suffer for that reason.

The majority report had been drafted by a Commission of responsible men, and had been accepted by nine members of the Security Council. How could those nine members be completely wrong and their conclusions without foundation, as the representatives of the USSR and Poland had insisted was the case?

The CHAIRMAN asked representatives who wished to speak in the general discussion to submit their names before the next meeting, when he would suggest that the list of speakers should be closed.

The meeting rose at 1.05 p.m.

SIXTY-FOURTH MEETING

*Held at Lake Success, New York, on Thursday,
2 October 1947, at 11 a.m.*

Chairman : Mr. J. BECH (Luxembourg).

était en jeu, il est évident que la question pourrait être portée à l'attention du Gouvernement grec.

M. McNeil souligne que les troupes britanniques sont entrées en Grèce sur l'invitation du Gouvernement grec légalement établi à l'époque, et que leur présence a eu l'approbation de tous les Gouvernements qui se sont succédés. Ce fait a été admis par M. Sophianopoulos.

Il répond aussi à la déclaration du représentant de la Yougoslavie selon laquelle les troupes britanniques ne sont point entrées en lutte avec les troupes allemandes au cours de la deuxième campagne de Grèce, et il cite les chiffres des pertes en hommes et en avions comme preuve du contraire.

La délégation du Royaume-Uni n'a choisi aucun moyen particulier de résoudre la question grecque. Elle veut seulement régler sans délai un conflit qui constitue une menace envers la paix et la sécurité internationales. M. McNeil pense que la résolution des États-Unis offre le meilleur moyen d'arriver à une solution.

Il est nécessaire d'agir immédiatement pour mettre fin aux souffrances des deux cent cinquante mille réfugiés grecs qui se sont enfuis des campagnes.

M. JOHNSON (États-Unis d'Amérique) s'élève contre les efforts qui ont été faits pour détourner l'attention des questions réellement en jeu.

On a laissé entendre que l'aide donnée par les États-Unis à la Grèce était inspirée par des mobiles égoïstes. Or, le représentant des États-Unis trouve parfaitement clairs les motifs de son Gouvernement et il annonce que l'Assemblée générale et la Commission recevront les renseignements les plus complets sur la manière dont les crédits ont été dépensés pour le relèvement et la reconstruction de la Grèce. Il est possible que certains Gouvernements désapprouvent la manière dont ces crédits ont été dépensés parce qu'elle n'est pas conforme à leur conception économique, mais il ne voit pas pourquoi le peuple grec devrait souffrir pour cette raison.

Le rapport de la majorité a été rédigé par une commission d'hommes responsables et accepté par neuf membres du Conseil de sécurité. Comment se pourrait-il, comme l'ont déclaré avec insistance les représentants de l'URSS et de la Pologne, que ces neuf membres aient été complètement dans l'erreur et que leurs conclusions soient dénuées de fondement?

Le PRÉSIDENT demande aux représentants qui désirent prendre la parole au cours du débat général de donner leurs noms avant la prochaine séance, où il proposera de clore la liste des orateurs.

La séance est levée à 13 h. 05.

SOIXANTE-QUATRIÈME SÉANCE

*Tenue à Lake Success, New-York,
le jeudi 2 octobre 1947, à 11 heures.*

Président : M. J. BECH (Luxembourg).